

SYNTHESE FINALE

par Ch. PERELMAN

Il arrive souvent, lors des entretiens philosophiques, que l'orateur chargé de faire la synthèse d'un congrès consacre quelques jours de loisir, avant la réunion, à rédiger cette synthèse, pour être tout à fait prêt en vue de cet exposé de la dernière heure. Cette façon de faire évite les aléas de l'improvisation, mais elle ne semble guère instructive: c'est la raison pour laquelle, voulant tenir compte, jusqu'à la dernière minute, des discussions qui ont eu lieu pendant ces quelques jours, j'ai préféré improviser, en m'exposant à toutes les insuffisances de cette procédure. J'espère que vous voudrez bien me les pardonner.

Demandons-nous, pour commencer, dans quelle mesure les organisateurs du colloque, qui en ont proposé le thème «**DEMONSTRATION, VERIFICATION, JUSTIFICATION**» ont vu leurs espoirs plus ou moins réalisés au cours de ces quelques jours. Comme on l'a vu, il s'agit, d'une façon générale, du problème de la preuve, de la justification de nos affirmations, des prétentions de rationalité d'un discours responsable, qu'il soit scientifique ou philosophique. Nos deux collègues qui ont introduit, lors de la séance inaugurale, M. Klibansky, président de l'Institut International de Philosophie et M. Devaux, président du Centre Belge de Recherches de Logique, nous ont indiqué dans quelles perspectives ce thème se situait.

Il nous a été bien montré que la notion même de démonstration, telle qu'elle est présentée chez Aristote, où elle est liée à l'évidence des prémisses d'un discours apodictique, et la notion de démonstration formelle au sein d'un système hypothético-déductif, ont philosophiquement une portée très différente.

On comprend que, dans la première conception, la démonstration partant d'axiomes ou de principes incontestés, le rôle du philosophe soit de présenter ces principes évidents, à partir desquels, les sciences pourraient dérouler les conséquences qu'elles en tirent. On ne s'étonne pas que grâce à ce rôle, la philosophie

soit considérée comme la reine des sciences. Quand la démonstration se déroule au sein d'un système hypothético-déductif, le savant peut se passer du philosophe, et de la recherche des premiers principes.

Alors que dans la démonstration on part des principes, les opérations de vérification exigent l'évidence de certains faits, qui doivent vérifier ou falsifier, confirmer ou infirmer des hypothèses ou des idées générales.

Dans les deux cas, celui du discours démonstratif et celui du discours de vérification, on ne peut se passer d'une forme d'évidence, qui garantit le sérieux du discours scientifique. Il est vrai que dans la méthodologie des sciences actuelles, les choses ne sont pas aussi simples, mais nous constatons néanmoins que les techniques scientifiques de la preuve permettent, en gros, d'arriver à un accord que l'on recherche vainement en philosophie. Les désaccords des philosophes, qui font souvent état d'évidences divergentes et incompatibles, posent inéluctablement le problème de la rationalité et même du sérieux de leurs discours.

Comment se fait-il qu'en philosophie on ne parvienne guère à l'accord que l'on réalise en utilisant des procédures de démonstration ou de vérification? En face de cette situation, comme l'ont bien signalé MM. Klibansky et Devaux, une tendance se manifeste de nier l'existence de preuves en philosophie. Comme l'a dit Gilbert Ryle, lors d'un autre colloque, tenu à Bruxelles, sur la théorie de la preuve⁽¹⁾: «Les philosophes ne fournissent pas de preuves, pas plus que les joueurs de tennis ne marquent de goals. Les joueurs de tennis n'essayent pas en vain de marquer des goals. Et les philosophes n'essayent pas en vain de fournir des preuves. Les goals sont étrangers au tennis, tout comme les preuves à la philosophie».

Mais la conclusion que M. Devaux en tire ne manque pas de nous inquiéter; «La philosophie serait-elle purement irrationnelle? En renonçant aux techniques éprouvées de la science, en matière de preuve, n'aboutit-on pas à la fin de la philosophie? Peut-on considérer comme une entreprise sérieuse cette façon irrationnelle

(1) G. RYLE — Proofs in philosophy, in *Revue Internationale de Philosophie*, N° 27-28, 1954, p. 150.

de philosopher?» c'était, comme vous le savez, l'avis de Descartes qui prétendait que la philosophie, dans la mesure où elle ne peut devenir une science, n'émet que des opinions et ne mérite pas qu'on s'en occupe.

Ainsi situé, notre colloque était centré autour du problème des rapports entre les Sciences et la Philosophie. Dans quelle mesure les techniques scientifiques de preuve constituent-elles les seules procédures rationnelles? Ou, au contraire, même si l'entreprise philosophique ne relève pas de la démonstration et de la vérification, peut-on lui trouver une justification qui en garantisse le caractère rationnel?

Le premier rapporteur de nos Entretiens, M. McKeon, utilisant ses profondes connaissances historiques au profit de sa dialectique, a cherché à nous montrer que les choses n'étaient pas aussi simples qu'un esprit moins averti pouvait se les imaginer. En réalité, nous dit-il, ces trois notions de démonstration, de vérification et de justification, correspondent aux différentes conceptions d'un discours établissant un fondement, selon que ce fondement est conçu comme une élaboration à partir de principes, comme une confrontation avec un certain objet, ou qu'il met l'accent sur la communication entre les hommes. A partir de chacune de ces conceptions d'un fondement, les notions de démonstration, de vérification et de justification seront différemment élaborées, car elles seront adaptées à la conception que l'on veut faire prévaloir. Ces notions ne sont donc pas univoques, mais ne prennent leur sens que dans le contexte de la théorie. En les utilisant hors de leur contexte, ces notions sont entourées d'un halo d'ambiguïté, dont on se rendra compte au fur et à mesure que la discussion à leur sujet se développe. Si l'on veut discuter en philosophe, on n'a pas à donner à ces notions un sens défini et figé: on doit être sensible aux nuances qui résultent de points de vue différents, d'attitudes différentes et le profit que l'on retirera de ces quelques jours de discussion, c'est que chacun se rendra compte de l'insuffisance, de l'aspect unilatéral, de son propre discours. Ainsi éclairé, chacun gagnera en compréhension, et perdra quelque peu de sa superbe.

Ce premier rapport nous a quelque peu désarçonnés, car la prédiction de M. McKeon s'est certainement vérifiée, et lui-même

n'a pas peu contribué à justifier ses prévisions, en fournissant par là un excellent exemple de ce que M. Kotarbinski a qualifié de justification active.

M. McKeon a mis le doigt sur un grave problème qui se pose à tout utilisateur d'un langage, mais surtout au philosophe. Car en se servant d'un mot, tel que **DEMONSTRATION**, le philosophe ne peut pas dire qu'il s'en sert, à la fois, dans tous les sens que l'on peut trouver dans un bon dictionnaire. Car, dans ce cas, personne ne comprendrait son discours.

Si je veux me faire comprendre, quand je me sers d'un mot, il faut bien que je lui donne un sens déterminé. Je dois me limiter à un sens particulier, quitte à reprendre la notion, à la corriger, à montrer qu'elle n'était pas aussi claire qu'on l'avait posée au départ.

De tout ceci se dégage une leçon de méthodologie philosophique. Partez avec des notions que vous tâcherez de rendre aussi claires que possible, mais en cours de route, montrez les conditions de cette clarté. C'est le conseil que nous nous sommes efforcés de suivre, et c'est pourquoi, dans la suite de mon discours, quand je parlerai de démonstration, je comprendrai ce terme, non dans le sens aristotélicien, mais dans le sens actuel de preuve par opération formelle, de preuve par calcul, à partir de prémisses, à l'intérieur d'un système formel. C'est dans ce sens d'ailleurs, que l'ont compris tous ceux qui ont utilisé ce terme dans la suite du colloque, quand il s'est agi des problèmes des sciences déductives ou inductives, aussi bien M. Ayer, M. Bunge et M. Granger que M. Vuillemin.

Par contre, quand il s'est agi de **VERIFICATION**, le terme n'a pas été utilisé de la même façon univoque, car si pour M. Granger celle-ci n'est que la simple constatation d'un fait, pour M. Vuillemin elle résulte d'un arbitrage entre différentes mesures, alors que pour M. Bunge elle est indissociable de tout un ensemble d'éléments théoriques qui permettent d'accorder leur juste valeur aux éléments d'origine empirique.

Reprenons un à un ces divers exposés, en commençant par celui de M. Ayer. A première vue on pouvait se demander en quoi l'intéressant rapport de M. Ayer, consacré au problème de l'induction, nous éclaire sur le thème du colloque. Mais, lors de la

discussion, il est apparu que ce problème nous fournit un excellent exemple d'une situation où, en l'absence de démonstration ou de vérification, on est néanmoins obligé de recourir à certains principes. Le rapport de M. Ayer se borne à montrer d'une façon fort convaincante que l'on ne peut ni démontrer, ni vérifier le principe de l'uniformité de la nature ou tout autre principe indispensable aux sciences inductives, que l'on raisonne en termes de vérité ou de probabilité. Néanmoins il est indéniable que l'on ne peut se passer de recourir à un tel principe, même si l'on n'est à même ni de le démontrer, ni de le vérifier. Peut-on du moins justifier le recours à ce principe?

Effectivement, ce recours se justifie par sa fécondité. Mais à quelles conditions? Pour que le principe méthodologique de l'uniformité de la nature s'avère fécond et valable, il faut que toutes les catégories, tous les concepts et toutes les classifications que nous élaborons pour décrire et expliquer les phénomènes naturels tiennent compte de ce principe, mais sans qu'il soit indiqué *a priori* *ce qui est uniforme* dans la nature.

C'est justement dans la mesure où nos théories, nos concepts et nos classifications ne sont créées qu'après coup, mis à l'épreuve de l'expérience, et étant d'ailleurs constamment soumis à des expériences et à des épreuves futures, que le principe de l'uniformité de la nature manifeste sa fécondité. Il nous fournit l'exemple d'un principe que l'on pose, mais dont l'application est constamment soumise à l'épreuve, grâce aux éléments d'indétermination, donc de flexibilité, qu'il contient. S'il s'agissait d'un principe *a priori* dans le sens classique, que l'on admet à cause de son évidence, fondée sur la clarté et la distinction de ses termes, cela ne marcherait pas du tout. La fécondité du principe est due à sa capacité d'adaptation à l'imprévu, dans la mesure où l'indétermination de certains de ses termes permet de les préciser suite à l'épreuve de l'expérience. C'est ainsi que l'affirmation qu'il faut traiter de la même façon des situations essentiellement semblables est un principe *a priori*, dont la fécondité n'est pas due à son évidence, mais à ce qu'il contient de vague. Il contient des notions dont le sens ne s'élabore qu'au fur et à mesure de l'épreuve scientifique et de la construction des théories qui précisent ce

qui, dans chaque cas, est essentiel et relevant, ces précisions pouvant d'ailleurs être modifiées avec le progrès scientifique.

C'est un principe que l'on peut appeler heuristique, parce qu'il conditionne l'étude des phénomènes naturels, et dont le statut rappelle celui du principe de non-contradiction, tel que M. Gonseth l'a suggéré, qu'on ne parvient pas à démontrer, qu'on est constamment occupé à vérifier, mais qui constitue, en fait, un préalable qui permet de définir l'existence mathématique.

Nous posons que n'ont d'existence mathématique que les êtres non-contradictaires. Il y a là une condition de l'existence mathématique, qui permet de définir un domaine de rationalité, tout comme le principe de l'uniformité de la nature, qui permet d'affirmer l'existence de lois naturelles, de quelque espèce que ce soit, pose un principe de rationalité indispensable à l'étude des phénomènes naturels.

Chaque fois qu'une objection est présentée contre la validité du principe, on devra trouver une réplique en assouplissant son application dans tel ou tel domaine où il semble controuvé par l'expérience: la fécondité du principe est liée aux techniques d'assouplissement qui permettent son adaptation à l'expérience.

Nous apercevons ainsi le rôle, en sciences, de principes philosophiques, indispensables aux disciplines scientifiques, qu'elles soient formelles ou expérimentales. Ils sont a priori, mais dans un sens fort différent de celui des premiers principes aristotéliens. Ce sont des principes régulateurs, des normes que nous utilisons pour construire notre univers scientifique, qu'il s'agisse d'un univers formel ou empirique. On pourrait parler, à ce propos, de principes d'une ontologie régionale, mais qui exigent pour leur mise en oeuvre le recours à des méthodes formelles ou empiriques. Et ceci nous montre comment un point de vue philosophique est préalable à la mise en forme soit de structures abstraites soit de structures obtenues par induction à partir de recherches d'ordre empirique.

C'est au rôle de la démonstration, de la vérification et de la justification dans les sciences et spécialement en physique, c'est aux rapports du formel, de l'empirique et du théorique ou philosophique, que sont consacrés les exposés de MM. Bunge, Vuillemin et Granger.

Chez ce dernier, l'accent est surtout mis sur la démonstration, les deux autres notions étant essentiellement considérées comme auxiliaires par rapport à celle-là, la notion de démonstration, liée à un système purement formel étant présentée comme l'idéal de toute science naturelle.

Par contre, l'activité scientifique, d'après M. Vuillemin, consiste en une interaction entre la démonstration et la vérification. En effet, centrant son exposé sur la mesure scientifique, il nous montre que celle-ci n'est pas simplement une donnée obtenue au moyen d'un instrument de mesure. Celle-ci ne constitue que la mesure *apparente*, car l'exigence de compatibilité qui conditionne notre théorie de la mesure nous oblige à remplacer les diverses données, quand elles sont incompatibles, par ce qu'on pourrait qualifier de mesure réelle, que l'on ne peut déterminer qu'avec un certain coefficient d'erreur, l'établissement de la cohérence recherchée exigeant le recours à plusieurs théories tant physiques que mathématiques. C'est sur l'importance du recours à ces théories qu'à insisté M. Mercier en montrant, d'une façon convaincante, qu'il n'y a pas, en physique, de mesures indépendantes des théories, qui seules permettent de les interpréter et de les comprendre.

Ce qui rapproche M. Granger et M. Vuillemin, c'est qu'ils présentent l'activité scientifique comme indépendante des pré-supposés philosophiques, qui ne joueraient aucun rôle dans les sciences où seules la démonstration et la vérification auraient droit de cité. J'imagine que leur point de vue est essentiellement motivé par l'accord que l'on trouve généralement dans les sciences, qui les distingue si profondément de la philosophie. Si les sciences avaient des pré-supposés philosophiques, elles devraient s'en ressentir et les thèses défendues par les savants auraient dû subir le contre-coup de leur divergences philosophiques. Or, il n'en est rien, apparemment; ce qui justifierait l'élimination des sciences, et spécialement de la physique, de toute perspective philosophique.

L'exposé de M. Bunge reconnaît, par contre, l'existence de tels pré-supposés philosophiques, qui interviennent aussi bien dans la doctrine préalable que dans la méthodologie des sciences et qui varient, effectivement, d'une époque à l'autre.

Quels sont ces préalables? Ils concernent la méthodologie. En

citant un mot de Philippe Franck, M. Hirsch nous a dit que la philosophie ne serait qu'une science pétrifiée, et que, dans cette mesure, elle constitue un obstacle aux progrès de la science vivante. S'il est vrai que toute science ne se développe qu'en rejetant certaines thèses scientifiques admises, ou du moins en restreignant leur portée, les thèses proprement philosophiques ne se situent pas sur le même plan. A moins de vouloir confondre science et philosophie, leur objet et leurs méthodes, il faut reconnaître la spécificité du point de vue philosophique, qui réagit sur la méthodologie des sciences, mais il ne peut être question d'opposer à des thèses scientifiques des thèses philosophiques concurrentes.

Le problème de l'indépendance des sciences par rapport à la philosophie, et qui présente des conséquences immédiates quant à l'idée que l'on se fait du caractère objectif et impersonnel des méthodes et des résultats scientifiques, mérite certainement de faire l'objet de recherches approfondies. Pourquoi certains peuples, ou du moins certaines civilisations, ne parviennent-elles pas à élaborer une science de la nature, dans notre sens du mot, et pourquoi d'autres cultures favorisent-elles un épanouissement de telles sciences? Est-ce simplement un développement qui tient à l'intelligence d'une race, à sa maîtrise des mathématiques ou des techniques de mesure? Je ne le crois pas. Je crois même que des peuples ayant des connaissances mathématiques fort développées peuvent rester arriérés aussi bien dans leur technologie que dans leurs sciences naturelles.

Lors des Entretiens que l'Institut International de Philosophie a eus à Mysore, en 1959, et lors des contacts que nous avons établis, à cette occasion avec plusieurs philosophes de l'Inde, ils nous ont dit que plusieurs dirigeants politiques du pays étaient fort préoccupés par le fait suivant: ayant envoyé un grand nombre d'universitaires en Occident pour y poursuivre leurs études scientifiques, en espérant qu'ils en reviendraient très bien formés au point de vue scientifique et technologique, tout en conservant leurs croyances ancestrales, ils ont dû constater, à leur grand désappointement, que ceux qui avaient assimilé les techniques et les méthodes de pensée occidentales, avaient perdu leurs croyances

ancestrales. Le point de vue des sciences modernes semblait incompatible avec le point de vue préconisé par l'hindouisme.

Je ne mentionne ces faits qu'à titre d'exemple. Le problème important est de dégager cette philosophie sous-jacente de la science moderne, qui a pris un si grand essor en Occident depuis la Renaissance. Car il ne semble guère qu'avant l'essor extraordinaire des sciences et des techniques depuis cette époque, c'est à dire jusqu'à la fin du Moyen Age, notre civilisation ait été, sur le point qui nous intéresse, fort différente des civilisations de l'Asie, et, en tout cas, elle n'est pas plus avancée qu'elles.

Dans quelle mesure la révolution scientifique de la Renaissance est-elle conditionnée philosophiquement? Il y a là un problème fort intéressant sur lequel les travaux de M. Michaël Polanyi, et spécialement la remarquable thèse qu'il a développée dans *Personal Knowledge* (Londres, 1958) ont attiré l'attention du monde savant. Il défend la thèse que, contrairement à l'opinion courante, la recherche scientifique n'est pas impersonnelle et objective, mais qu'elle s'insère dans une vision du monde, qu'elle se développe à partir de celle-ci, et que sa méthodologie s'en inspire.

Quoi qu'il en soit, ce problème des rapports, de l'interaction entre la vision du monde et la recherche scientifique, mérite une étude détaillée, qui porterait aussi bien sur l'histoire des sciences que sur les sciences actuelles. Et le fait que nos trois rapporteurs, malgré le sérieux avec lequel ils pratiquent la philosophie des sciences, aient exprimé des avis divergents sur l'importance de l'arrière-fonds philosophique dans la recherche scientifique, nous incite à croire que des analyses minutieuses dans ce domaine s'avéreraient particulièrement fécondes.

M. Kotarbinski a consacré son intéressant rapport, à la fois simple et profond, à la justification active, c-à-d. aux situations où, par notre action, nous favorisons la réalisation de nos prévisions. Certaines de nos activités permettent de vérifier ou de justifier nos affirmations, ce qui révèle l'existence des rapports inattendus entre la pensée et l'action. Mais son exposé n'a pas cherché à distinguer, l'une de l'autre, la vérification et la justification, et n'a porté que sur des exemples où la justification d'une

affirmation se fait grâce au recours à une vérification. La spécificité de la justification n'a pas pu, par ce fait, être mise en évidence.

Par contre, cette spécificité a été soulignée dans le rapport de M. Rotenstreich, qui nous a montré pourquoi l'activité philosophique, et spécialement celle qui justifie un système philosophique, ne peut être ni une démonstration ni une vérification, mais est de nature différente.

Ce que son analyse a montré d'une façon si convaincante, je tâcherai de le reprendre à ma façon.

Il nous a dit, en d'autres termes, que le philosophe est celui qui parvient à montrer ce que celui que n'est pas philosophe ne voit pas ou ne remarque pas. Le philosophe nous montre ce qu'un certain mode de connaissance ne parvient pas à nous faire voir, il rend compte de ce que l'usage de certains concepts peut impliquer, et dont la personne qui se sert de ces concepts n'est pas consciente, il dégage enfin les présupposés d'une entreprise, présupposés qui échappent à celui qui s'y adonne: la pratique de celui-ci est traditionnelle, purement technique, il n'en voit pas le fondement sous la superstructure.

Le rôle du philosophe est donc toujours de dégager ce qui est invisible, au moyen des instruments de connaissance habituels, ce qui est implicite dans l'usage conceptuel ou présupposé par l'activité du non philosophe. Il nous conduit de ce qui est immédiatement donné à ce qui n'apparaît qu'après la réflexion philosophique.

Personnellement, j'ajouterais même que le philosophe part de ce qui est apparent, c-à-d. de ce qui nous apparaît comme immédiatement donné pour nous montrer le réel qui est en-dessous de l'apparence. Il ne s'agit pas, en effet, simplement d'opposer l'invisible, l'implicite et le présupposé à ce qui est visible et immédiatement donné, mais aussi de montrer sa supériorité sur l'apparent en le qualifiant de réel. L'intérêt, l'importance de l'activité philosophique, résulte justement de la primauté du réel sur l'apparence, celle-ci n'étant qu'erreur ou aspect superficiel des choses.

C'est cette opposition fondamentale, entre la réalité dégagée

par la philosophie, et l'apparence communément donnée, quel que soit le domaine où cette opposition se retrouve, quelles que soient les justifications que l'on en donne, qui se retrouve dans toutes les philosophies. Même le positivisme n'y échappe pas, lui qui a tellement insisté sur les pseudo-problèmes, sur les pseudo-propositions, qui caractérisent la métaphysique traditionnelle. Il est vrai que ses distinctions entre APPARENCE et REALITE résultent de sa conception du langage et de la connaissance, mais puisque ses investigations portent sur la connaissance, et insistent sur la structure d'un langage cognitif, il est normal aussi que ses distinctions relèvent du même domaine.

Il y a donc, dans l'activité du philosophe, non seulement le souci de montrer quelque chose que d'autres n'ont pas vu, mais aussi de montrer la supériorité, la réalité, de ce qui est ainsi montré. Or, et je pense que vous vous en rendez tous compte, ce n'est ni par des procédures de démonstration, dans le sens technique de la logique formelle, ni par des procédures de vérification, telles qu'elles sont pratiquées dans les sciences empiriques, que l'on parviendra à distinguer l'apparence de la réalité. Pour passer de l'apparence à la réalité, il faut d'autres techniques de pensée.

Comment parvenons-nous à distinguer la réalité de l'apparence, à montrer que la distinction que nous venons d'établir peut être raisonnablement ou rationnellement défendue ? Quelles sont les preuves dont nous disposons pour défendre cette proposition ? Comment montrer que la distinction que nous proposons peut être justifiée ? Le philosophe est celui qui restructure une réalité primitivement donnée, en cherchant à montrer que cette restructuration n'est pas arbitraire, mais a des raisons en sa faveur. Son rôle n'est pas de démontrer la vérité d'un énoncé, mais d'établir le bien fondé d'une restructuration, et ceci grâce aux techniques de justification.

Notons, en passant, que l'irrationalisme en philosophie s'explique essentiellement par la méconnaissance de la rationalité du processus de justification. En effet, le recours indispensable à la justification, ne peut que condamner à l'irrationalité toute construction philosophique aux yeux de ceux qui limitent les preu-

ves rationnelles à la démonstration et à la vérification. Il en résulte qu'un défenseur impénitent de la rationalité de la philosophie se doit d'insister sur l'existence de justifications valables, défendables, en un mot, de justifications rationnelles.

A cet égard on ne peut que déplorer que l'on ait tant négligé l'étude de la notion de justification, et spécialement du rôle qu'elle joue en philosophie, alors que la démonstration et la vérification ont fait, depuis Aristote, l'objet de tant d'analyses approfondies. En quoi consiste la justification, quelle est sa place en philosophie, en quoi consiste la rationalité d'une justification? Autant de questions essentielles pour la compréhension de la spécificité du raisonnement philosophique, et que l'on a à peine effleurées.

Prenons un exemple dans nos propres débats. M. Vuillemin est venu défendre devant vous une thèse philosophique: LA MESURE EST UN LANGAGE. Quelqu'un parmi nous s'opposerait-il à M. Vuillemin en lui disant: «C'est faux, la mesure n'est pas un langage»? Je ne le crois pas. S'il agissait ainsi, il ne se comporterait pas en philosophe. Remarquons que bien peu de philosophes donneraient raison à M. Vuillemin, en confirmant que, effectivement, la mesure est un langage. La réaction normale sera plutôt de se demander dans quel sens on peut dire que la mesure est un langage. Dans quel sens la mesure peut-elle être séparée d'autres techniques scientifiques, des théories scientifiques? C'est ainsi que M. Mercier nous a présenté, de façon fort brillante, la critique de la thèse, en aboutissant à la conclusion que ce n'est pas la mesure, mais toute la physique qui est un langage, puisqu'il n'y a pas moyen d'y séparer les divers éléments les uns des autres, donc la mesure de toutes les théories qui la rendent possible et qui permettent de l'interpréter. A cette objection, notre collègue Paulus est venu ajouter une autre critique. Qu'est-ce que le langage? Il y a tant de formes de langage, tant d'usages du langage. Vous entendez sans doute par langage une conception très particulière. Précisez la conception du langage qui vous permet de dire que la mesure est un langage.

C'est ainsi, en réalité, que se déroule la discussion philosophique. Et que répondra M. Vuillemin aux objections qu'on pourra lui présenter? Il répondra en justifiant sa position, parfois en la

précisant, d'ailleurs parfois même en modifiant sa pensée. Et entre le fait de préciser et celui de modifier, il y a des nuances imperceptibles, de sorte que, bien souvent, il est impossible de dire, après une discussion, si la pensée du philosophe a été précisée ou modifiée. Les deux sont liés, et c'est d'ailleurs là l'intérêt de la discussion philosophique. En quoi est-ce que tout ceci éclaire le raisonnement philosophique? On voit que le bon philosophe est celui qui, présentant une thèse, cherche de son mieux à répondre d'avance aux objections, de façon qu'en le lisant on trouve, d'une façon anticipée, la réponse aux critiques qui pourraient venir à l'esprit du lecteur. Le philosophe ne se contente pas d'affirmer, mais il justifie ses prises de position en répondant aux critiques et aux objections.

Cette façon de raisonner n'est ni une démonstration ni une vérification, mais une justification, une réfutation des objections. Bien souvent d'ailleurs cette réfutation consistera en une critique du point de vue, des préalables, sur lesquels l'objection se fonde. Car l'objection formulée est toujours présentée au nom d'un fait qui semble avoir été négligé, au nom d'une règle qui a été violée, au nom d'une valeur qui a été méconnue. Que va répondre le philosophe? Tel fait, je l'interprète de telle façon, et alors ma thèse ne s'y oppose pas. Telle règle, n'est pas obligatoire dans tous les cas; son respect ne s'impose que dans telles circonstances qui étaient absentes. Telle valeur n'est, en fait, qu'un moyen, elle est subordonnée à telle autre valeur qui, elle, n'a pas été bafouée, etc. Souvent on réfutera la critique, en réinterprétant, en reformulant, les thèses sur lesquelles la critique est fondée. A cela le critique répondra à son tour, ou bien en faisant mieux comprendre sa propre pensée, ou en s'attaquant aux présupposés de son interlocuteur. C'est ce va-et-vient qui caractérise le dialogue philosophique, dans la mesure où ce n'est pas un dialogue de sourds.

On voit bien que cette dialectique, puisque l'on peut l'appeler de ce terme, en suivant Aristote, diffère du raisonnement démonstratif. C'est un dialogue, mais un dialogue sans fin. Car quelqu'un d'autre, dans cinq ans, dans un siècle peut-être, formulera de nouvelles objections, auxquelles le philosophe n'a sans

doute jamais réfléchi, et qui sont suscitées par l'évolution des mœurs, des théories politiques ou des théories scientifiques, et auxquelles les disciples du philosophe chercheront à répondre à leur tour, en interprétant la pensée de leur maître, en la précisant ou en l'adaptant. C'est ainsi que toute grande philosophie est perpétuellement remise à jour, attaquée et défendue, réinterprétée et actualisée, le raisonnement philosophique est ainsi nourri à la fois par la critique et sa réfutation, qui sont les deux formes du jugement de justification. Je justifie ma thèse à la fois en critiquant les thèses opposées et les points de vue qui leur donnent naissance, et en réfutant les critiques de mes adversaires.

La justification philosophique se présente ainsi, soit comme la réfutation préalable des critiques éventuelles, dans un système qui n'est pas pure déduction, mais dont une grande partie est polémique; soit, étant postérieure à la critique, la pensée philosophique se développe et mûrit lentement, après une longue expérience de toutes les objections que suscite une intuition que l'on présente sous forme de thèse. C'est cet aspect polémique de la philosophie, qui l'oppose à l'aspect purement déductif d'un système mathématique, qui suppose une connaissance des perspectives d'où viennent les objections, les critiques, qui explique pourquoi les mathématiciens parviennent, bien plus vite que les philosophes, à une pensée mûre et originaire. C'est la raison pour laquelle l'apprentissage de la philosophie est tellement plus ardu que l'apprentissage des mathématiques, car il exige une familiarité avec tout l'horizon philosophique, d'où peuvent venir les objections et les critiques.

La philosophie se présente ainsi, effectivement, comme une entreprise de justification. Le philosophe est constamment devant des juges. Il doit constamment être ouvert aux objections, être prêt à se justifier ou à s'amender, il n'est jamais absout, parce que, en philosophie, il n'y a pas de juge suprême, qui lui accordera le salut définitif, qui lui garantira que la cause est définitivement gagnée, que sa philosophie est la bonne, est la dernière, qu'il n'y en aura plus d'autre.

C'est peut-être là la grandeur de la philosophie, l'intérêt qu'elle présente, c'est que le type de rationalité de la justification philo-

sophique est tel qu'elle n'est jamais achevée. Une rationalité achevée ne peut se réaliser que dans un système fermé, qui ne tient pas compte des critiques, qui repose sur des évidences inébranlables, qui se développe en une espèce de monologue, quel que puisse être d'ailleurs son intérêt intrinsèque, c'est une science fermée, une scolastique. Nous savons aujourd'hui par quoi pêche cette façon de réduire la philosophie à une science démonstrative.

La philosophie rationnelle d'aujourd'hui ne peut plus se vouloir science démonstrative, mais elle sera rationnelle par la pertinence et l'ampleur de sa procédure de justification. Ceci me permet de dire à M. Granger qu'il n'y a pas lieu de faire passer la justification pour une démonstration. La justification est indispensable quand la démonstration est impossible, mais il ne faut pas vouloir l'identifier à ce qu'elle n'est pas, ne peut pas être, et ne prétend pas être; par là elle est à l'abri de la critique qu'elle se prétend être ce qu'elle n'est pas. Sa structure est différente, le type de son discours et de sa rationalité est différent.

Si les entretiens auxquels nous avons participé pendant ces quelques jours ont été si intéressants, si animés, et si enrichissants, et auxquels vous avez tous contribué tant par vos rapports que par vos critiques, si ces entretiens me paraissent avoir été non seulement vivants, mais particulièrement féconds, c'est justement dans la mesure où il nous ont prouvé que notre tâche n'est pas achevée et que deux domaines, au moins, devraient faire l'objet d'études ultérieures.

Le premier de ces problèmes est celui du rôle des présupposés philosophiques dans les sciences, dans la méthodologie des sciences et l'élaboration des théories scientifiques; le second, qu'il ne faut pas résoudre a priori mais auquel il y a lieu de consacrer des études empiriques et analytiques, consiste dans une étude du processus de justification et spécialement de son rôle en philosophie. Et si nous quittons ces entretiens avec l'idée qu'il y a là deux thèmes féconds, et qui méritent des recherches ultérieures, je trouve que nos discussions auraient rempli une fonction non négligeable pour le progrès de la philosophie.